

logisme » que du « didactisme », elle doit cependant permettre à chaque futur enseignant de s'ouvrir au développement de sa personnalité, non par « changement » et mise en question suspicieuse, mais par libération des restrictions qui l'inhibent suivant le biais de représentations figées et plaquées. Échanges interactifs, expérimentations de pratiques et d'instruments variés (dont les effets sur soi et sur autrui sont explorés), mise en confiance dans un cercle animé par l'humour des formateurs, ouverture sur « l'amplitude de leur horizon professionnel » : chaque modalité formatrice doit s'accompagner d'un « travail des liens » à dénouer sans hâte et d'une entraînement pour trouver des appuis de « transitionnalité » (au sens de Winnicott et d'Anzieu).

Dans ce dépassement tranquille des fantasmes craintifs et des illusions impatientes, pour cette mise à niveau des rapports aux divers acteurs trop habituellement surhaussés ou abaissés, je discerne personnellement, mieux que des acceptations d'un « deuil » (à la mode déjà dans les « training-groups » d'il y a un demi siècle comme dans les doctes propos d'analystes !), les joies d'une naissance à faciliter et qui sera celle d'une « personnalité professionnelle » promise à un métier « d'amour » comme osent le dire les enseignants quand ils se sentent écoutés, en dépit de nos tabous. Philippe Meirieu évoque, avec délicatesse et courage, la dimension « érotique » du métier d'enseignant. Simone Baillauquès n'hésite pas à regarder avec optimisme cette dimension, observant que l'enseignant est, plus que d'autres, protégé des transgressions possibles : « parce qu'au contact quotidien organisé — institué — géré de distance et de barrières, le désir à la fois se dompte et s'assouvit, s'assoupit... se poétise ». Et l'auteur ajoute : « l'enfant renvoie à la rêverie ». Mais un beau livre renvoie les formateurs à l'action vigilante pour bâtir une sérieuse formation psychologique des enseignants.

André de PERETTI



DEMAILLY, Lise (1991). — *Le collège : crise, mythes et métiers*. Lille : Presses Universitaires de Lille. — 373 p.

L'ouvrage de Lise Demailly prend ses sources dans dix-huit ans de pratique professionnelle (formation d'enseignants, rénovation des collèges) et théorique (recherches universitaires). Il s'adresse à tous les usagers de l'école qui veulent moderniser et démocratiser le système sco-

laire, non moins qu'à la communauté des chercheurs qui souhaitent, à travers l'évolution de l'école, mieux comprendre celle de la communauté scolaire. Sa lecture renvoie non seulement à des réflexions sur les pratiques de travail et les postures du chercheur, dans la lignée de Pierre Bourdieu, qu'à « la douce étrangeté du quotidien » en laquelle bien des enseignants se retrouveront. C'est dire l'authenticité et l'intérêt qu'il présente.

L'objet du travail est en fin de compte un bilan du collège unique, quinze ans après sa mise en place. Le collège souffre en effet d'une triple crise :

- la légitimité de son mode de socialisation des jeunes s'effrite ;
- la sélection sociale y balance entre brassage et ségrégation ;
- les métiers et les identités professionnelles qui donnent sens à leur travail font l'objet d'un émiettement des pratiques pédagogiques et d'un effondrement normatif.

L'hypothèse centrale est que « l'élève comme acteur social est d'un certain point de vue la principale cause des effets qu'ont sur lui les pratiques d'enseignement ; (...) la variabilité (de ces pratiques) induit des différences dans les formes de socialisation et dans l'accès à des savoirs, mais (...) à l'intérieur des sociétés industrialisées et de la « forme scolaire » actuelle, ces différences restent modestes, notamment en matière d'effet sur les inégalités sociales d'appropriation du savoir ».

Après avoir rappelé les récentes réformes institutionnelles touchant le collège, l'auteur se demande si sa transformation en EPLE (Établissement Public Local d'Enseignement) ne marquerait pas une renonciation à l'égalité formelle entre établissements pour passer à une politique de différenciation. La décentralisation serait liée à une remise en cause de l'idée que l'égalisation des chances passe par le fait d'exposer tout le monde au même enseignement, au profit d'une différenciation consciente et maîtrisée.

Le travail présenté ici s'appuie sur quatre enquêtes : une description des pratiques professionnelles des enseignants de Français de collège ; l'introduction de l'informatique ; une monographie d'une ZEP portant sur les interactions sociales ; une étude portant sur la gestion participative dans une cinquantaine de collèges. Elles contribuent à décrire une situation de crise professionnelle, culminant dans les années 75-80 ; ensuite apparaissent des formes de retrait professionnel et de résignation déprimée.

Après avoir abordé une vision psychanalytique de l'identité enseignante (mais pourquoi Freud seulement, et non Erikson, Bettelheim ou d'autres ?) l'auteur suggère de modifier la socialisation professionnelle des maîtres (par la formation et l'encadrement), d'introduire des éléments de carrière, de développer l'initiative à la base. Face au désenchantement des mythes anciens se déploient soit un discours libéral anti-égalitariste, fondé sur la qualité et la concurrence, et un discours néo-républicain (« apprendre à apprendre », alléger les programmes, développer le travail en équipe...). On constate une sorte « d'auto-entretien » de la crise, qui pourrait déboucher sur une auto-destruction du système éducatif : concurrence entre établissements, logique marchande, déprofessionnalisation du travail enseignant. En attendant ou en redoutant ce moment, les professeurs doivent se livrer à un véritable travail de deuil de la « forme universitaire » pour pouvoir enseigner au collège et se résigner à un déplacement symbolique du plaisir à enseigner.

Sans chercher à produire une typologie des collèges, l'auteur fait l'hypothèse qu'il existe certaines combinaisons de facteurs plus productives de mobilisation et d'innovations professionnelles, par exemple un collège hétérogène ou populaire, un chef d'établissement volontariste, un corps enseignant bien formé comprenant quelques leaders pédagogiques. Il semble par ailleurs que la recherche pédagogique intégrée à une pratique de classe en continu et dans la durée soit la seule qui produise des savoirs professionnels opératoires, avant tout pour l'équipe qui a mené les travaux de recherche : d'où le caractère limité de leur effet sur la culture professionnelle des enseignants.

Plusieurs chapitres, dont les pédagogues apprécieront la finesse et la pénétration sont consacrés à l'évolution des « agencements symboliques de mobilisation professionnelle » (systèmes qui offre une résolution de la crise d'identité enseignante en proposant un mythe, une image positive, des axes d'adaptation à la réalité de la tâche). Ces « formations de compromis » prescrivent des changements de manière normative. L'auteur décrit ainsi le modernisme relationnel, le modernisme technologique, le modernisme organisationnel. L'ajustement symbolique optimal pour le collège « finira peut-être un jour par se trouver avec l'aide du déplacement des contradictions les plus aiguës vers le lycée, où l'histoire (la même) ne fait que commencer ».

En conclusion, l'auteur décrit trois leviers de changement :

— développement d'une gestion participative, démocratique en vue de faciliter l'émergence de projets d'établissement innovants ;

— mise en œuvre d'une formation continue de type « contractuel » ou « interactif réflexif », accompagnée du développement des interactions sociales et du foisonnement des réseaux ;

— apprentissage des méthodologies du travail et de projets collectifs.

Cet ouvrage, à la fois riche et nuancé, se conclut par des analyses théoriques et des « scénarios » que nous ne pouvons résumer ici. Les formateurs, les enseignants, voire des non-spécialistes, auront en le lisant, à notre avis, l'heureuse impression de voir complètement traité l'ensemble de questions ardues que pose le collègue actuellement.

Dominique PATY



GAUTHERIN, Jacqueline (1991). — *La formation d'une discipline universitaire : La science de l'éducation, 1880-1914. (Essai d'histoire sociale)* Thèse de doctorat, sous la direction de Viviane ISAMBERT-JAMATI. Paris : Université de Paris 5. — 607 p. et annexes.

A la fin du XIX^e siècle, l'école publique, gratuite et obligatoire, se met en place. Une morale laïque et civique se définit, qui doit constituer le ciment de la République, le ferment du progrès. Tous les citoyens doivent y être formés. Le règne de la Raison, venu des Lumières, est en marche. Un ordre social rationnel va se construire et la science doit en jeter les fondements. A l'éducation de le préparer, en formant le citoyen de demain et en lui inculquant les valeurs universelles, contre l'obscurantisme et les prétentions de la religion et des cléricaux. C'est dans ce climat, avec pour mission de contribuer à cette marche en avant de la société républicaine, que LA Science de l'éducation s'institutionnalise, dans les vingt dernières années du siècle, comme discipline scientifique enseignée dans les Universités, en Faculté des lettres.

Dans sa thèse, d'une remarquable richesse, Jacqueline Gautherin décrit minutieusement les différentes facettes de cette genèse sociale. Elle essaie de retrouver cette histoire « en train de se faire », d'en mettre au jour les processus, d'en dessiner les protagonistes, « macro-acteurs » ou individualités. Quelles étaient leurs conceptions de la Science de l'éducation ? Par quelles actions, à travers quelles interrelations, éventuellement conflictuelles, ont-ils réussi à lui donner pigeon sur rue ?